Jean PASQUIERS

Jeannot chez les nazis

Journal d'un Déporté du Travail 1943-45

Mémoires

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 26-05-2004

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

D'une guerre à l'autre 1920-1943

Entre ruines et croix de bois

Je suis un enfant de la guerre. Pas de n'importe quelle guerre. De l'autre. De la Grande. Quand je naquis, le 29 juillet 1920 à Roubaix, mes parents s étaient épousés l'année d'avant, à Romorantin, bien qu ils fussent natifs de Reims tous les deux. Ma mère était « repliée » (comme on disait alors) dans cette paisible petite cité solognote, parce qu il lui avait fallu en 1917 quitter la ville de Reims, ville de front sous le feu de l'artillerie allemande, ville martyre : à l'armistice il n'y restait que cinquante-deux maisons intactes. Mon père s était présenté à la mairie et à l'église en uniforme de poilu, bandes molletières et bourguignote. Je devais, enfant, jouer avec délices au petit soldat, fièrement coiffé de ce casque bleu trop grand pour ma tête. La France vivait alors dans l'ombre gris-fer de la Grande Guerre. On commençait à l'appeler ainsi. J avais de la chance : c était la dernière. Mon enfance s est déroulée à Reims entre les ruines de la ville en reconstruction et les alignements de croix des cimetières militaires qui parsemaient la campagne, croix blanches et quelquefois noires, pour les morts allemands. Des villages avaient disparu ; il n'en subsistait que des poteaux indicateurs en fonte gris-bleu, datant du siècle précédent avec leurs petites lettres en relief pas faciles à lire. De place en place, des piles d'obus commençaient à rouiller en plein vent. À chaque saison des labours, le tracé des tranchées et des boyaux apparaissait en blanc, zigzags de craie à travers champs. Nous habitions derrière l'abside de la cathédrale. Crevée en maints endroits, vitraux disparus, elle levait au-dessus de ma tête des ogives ouvertes sur un mystère noir qui me terrorisait vaguement.

Ma mère avait vécu les bombardements quasi quotidiens, les destructions, les incendies. L'un d'eux avait ravagé l'immeuble de la rue Gambetta où elle habitait avec son père ; à la hâte ils avaient descendu les trois étages en retenant les grandes panières où ils venaient d'entasser le linge et la vaisselle. Mon père avait été mobilisé à dix-neuf ans, fin 1914. Il avait été de toutes les grandes offensives. Parti patriote, il était revenu avec la haine de la guerre et du militaire. Il avait fui toutes les occasions de monter en grade : les officiers (du moins jusqu au capitaine) partaient à l'attaque les premiers, et il y avait parmi eux, proportionnellement, plus de tués que chez les simples soldats. Il aimait les armes, cependant, c est un paradoxe, et c est la raison pour laquelle il se fit inscrire comme volontaire à un stage de formation de mitrailleurs. Il était servant d'une mitrailleuse Saint-Étienne (un bijou, disait-il). Un début de gelure aux pieds devant Douaumont et son évacuation sur Bar-le-Duc lui sauvèrent la vie : tous ses camarades de pièce

furent tués par un obus. Deux fois blessé, cité à l'ordre de son régiment pour sa belle conduite au feu, il eut droit à la croix de guerre avec étoile, et, à sa démobilisation en 1919, à un pécule de 96 francs. Il racontait peu la guerre qu il avait faite. Je l'interrogeais : - As-tu connu la peur ? Oui, bien sûr, deux ou trois fois. Mais ce dont j ai le plus souffert, c est d'une fatigue continuelle, à cause du terrassement incessant et des tours de garde, la nuit, toutes les deux heures. Il y a eu la faim, aussi ; sous les tirs de barrage, il n'était plus question d'aller chercher le ravitaillement à la roulante. Heureusement, je me gardais toujours un hareng saur dans ma musette. Mon père avait donc fait toute la guerre avec des harengs saurs et sans fusil. Les servants de mitrailleuse n'en avaient pas l'emploi, mais c était le règlement, il fallait porter le fusil en bandoulière. Or le Lebel était long et encombrant ; il s accrochait partout, aux parois de la tranchée, aux montants de bois de l'entrée des gourbis. Bref, mon père se mit à « oublier » son fusil. On n'est pas très conformiste, dans la famille Pasquiers. En première ligne, cela n'avait pas d'importance : on n'y faisait pas de revue de détail. Quand la compagnie revenait au cantonnement, à l'arrière, rien n'était plus facile que de trouver un fusil de remplacement : il en traînait à la pelle, il n'y avait qu à se baisser pour en ramasser un, en le choisissant parmi les moins abîmés.

Cette guerre était donc la dernière. Il fallait qu elle le soit. Elle avait été trop longue, trop meurtrière, trop épouvantable jusqu aux tanks, aux lanceflammes et aux gaz asphyxiants. Aussi trouva-t-on tout naturel que fût créée une Société des Nations, qui règlerait tous les litiges entre Etats avant qu on en vînt au canon. Et lorsqu en 1928 les peuples apprirent qu avait été signé au Quai d'Orsay, à Paris, sous l'égide d'Aristide Briand, l'apôtre de la paix, et de l'américain Kellogg, par les ministres de cinquante pays dont l'Allemagne, le Japon et l'Italie de Mussolini un pacte solennel qui mettait la guerre hors la loi, tout simplement, l'événement apparut comme l'arc-en-ciel après le Déluge. Une nouvelle ère commençait, une ère inouïe puisque ce serait la première fois dans l'histoire de l'humanité qu il n'y aurait plus jamais de guerre. L Ere de la paix perpétuelle. Ma grand-mère, qui avait entendu parler des Cosaques de 1814 et qui avait vécu deux invasions, en 1870 et en 1914, me dit, dans sa cuisine : - C'est beau. C'est trop beau pour être vrai. Nous les gosses, on ne se rendait pas bien compte. À l'école, nos maîtres nous lisaient, le samedi après-midi, les Contes de Daudet et de Maupassant inspirés par la guerre de 1870. On était en retard d'un conflit. Ils nous faisaient chanter les mâles chansons de Déroulède : L air est pur, la route est large. Le clairon sonne la charge Et les zouaves vont chantant. Et là-haut sur la colline, Dans la forêt qui domine, Le Prussien les attend ! Nous trouvions, à la fin de notre Ernest Lavisse, dans trois médaillons accolés et bordés de lauriers, les trois belles figures de nos vainqueurs, Joffre, Pétain

et Foch au milieu. Nous avions nos préférés ; pour le plus grand nombre, c était Foch ; pour d'autres, c était Pétain ; moi, j éprouvais une sympathie enfantine pour Joffre, il avait l'air d'un grand-père. Et puis il avait sauvé la France sur la Marne, et la Marne, c était chez moi. Les années passèrent. Quand en 1938 je reçus mes prix des mains de l'Amiral Esteva, un Rémois, parmi les robes noires, les épitoges à rangs d'hermine et les décorations sur les poitrines du préfet et du général commandant la place l'apothéose de mes années de lycée ! il se trouve que le même jour eut lieu, avec toute la pompe vaticane, la cérémonie de la réouverture de la cathédrale au culte dans l'intégralité de sa haute nef restaurée. Un peu avant, nous avions vu, depuis la cour du lycée, les couvreurs qui escaladaient, insensibles au vertige, la flèche aiguë du Clocher à l'Ange, rebâti à neuf, pour planter au faîte la statue ailée, dorée sur l'azur. C'était une résurrection. Cette fois, la guerre était bien finie.

Jean PASQUIERS

Enseignant retraité, au soir d'une vie bien remplie (83 ans), l'auteur a exhumé ces notes négligées depuis plus de cinquante ans, et les a mises en forme, en tâchant de leur donner la vie qui leur manquait dans leur sécheresse quotidienne. Il ne s'agit pas de vagues souvenirs plus ou moins déformés par les trahisons de la mémoire, mais d'un journal vrai, surgi d'un long oubli. Il n'a donc pas besoin d'en garantir l'absolue authenticité.

Jeannot chez les nazis

J'ai retrouvé dans un vieux carton les notes que j'avais prises sur le vif, et souvent au jour le jour, entre 1938 et 1945. L'essentiel concerne mon expérience au Service du Travail Obligatoire (STO) de 1943 à 1945, qu'il m'a fallu accomplir dans l'Allemagne hitlérienne, au sein de la firme A.E.G. qui existe toujours aujourd'hui. Il m'est venu à l'esprit que ces notes pourraient fournir un témoignage historique intéressant : les impressions d'un immigré, français pour une fois, au fil d'une expérience haute en couleurs dans le cadre d'une période extraordinaire. Certes, ce passé peut paraître bien lointain, et pourtant, il fait encore parler de lui !